Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
65e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1914-1919**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur : **TEXIER GEORGES** **CAPITAINE DE RESERVE**	Origine : **Collection B.D.I.C.** **Domaine public**
Référence : Manuscrit	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2017**

Ancestramil

HISTOIRE
DU 65e REGIMENT D'INFANTERIE
Pendant la guerre de 1914-1918

_____

Le 5 août 1914, mon régiment, le 65e Régiment d'infanterie, quitte Nantes et s'embarque pour une destination inconnue de nous. Le départ se fai tau milieu d'un enthousiasme indescriptible. Nous croyons tous à une victoire rapide et magnifique ! Que de pauvres jeunes gens ne sont jamais revenus !

Nous débarquons à Chatel-Chéhéry (Ardennes), le 6 dans la nuit. Par étapes, nous nous dirigeons sur la Belgique et nous arrivons le 14 à la frontière. Il faut avoir passé le poteau frontière, il faut avoir salué d'un dernier regard la France aimée, il faut s'être dit :"C'est pour que tu vives, ô France que nous allons mourir", pour savoir combien sont forts et puissants les liens sacrés qui nous unissent à notre chère Patrie ! – Nous restons à Bouillon quelques jours et le 20 nous prenons nos dispositions de combat.

L'ennemi est signalé au nord de Bouillon en avant de Curfoz et de Bellevaux. Le 22 août, à 9 heures du matin, nous rencontrons l'ennemi près du village de Messain tenu par lui, fortement organisé et entouré de fils de fer barbelés. C'est la lutte... Je reçois ici le baptème du feu ! Une fusillade terrible et bien nourdrie des Allemands n'émeut pas nos braves soldats qui s'avancent impassibles et cherchent à progresser dans les blés de la vaste plaine flamande. Nous avançon toujours... les vides se creusent dans les rangs, pourtant l'avance s'accentue lentement, mais tenacement. La charge sonne et nous partons à l'assaut à la baionnette à 1 500 mètres de l'ennemi qui recule en désordre, affolé par notre "furia francisa".

Quel corps à corps !... Jusqu'au soir Bretons et Vendéens font des prodiges et l'ennemi recule, les cadavres allemands s'entassent à la lisière du village... Le soir, la nuit tombante rend le calme, la trève se fait... oh ! ce soir de la première bataille !... Je me souviens qu'assis sur une borne de pierre au milieu du champ de bataille, j'ai pleuré... oh ! les râles des mourants, des appels des blessés que la souffrance rend enfants et qui demandent : "Maman", leur pauvre maman loin, bien loin d'eux, hélas !... Cinq villages abandonnés par l'ennemi flambent autour; l'horizon est en feu... c'est la guerre... Ces impressions là sont inoubliables. Sans doute, d'autres heures ont suivi, d'autres heures atroces pendant ces quatre années de tuerie, mais le soir de la première bataille, laisse les souvenirs les plus vifs, les plus imprégnés en soi !... A l'école du malheur, de la souffrance, de la misère, nous allons nous cuirassés d'un semblant d'infifférence... on s'habitue !... voilà tout !...

Les jours suivants nous cherchons l'ennemi. Nous le rencontrons au bois de la Marfée (sud de Bouillon). Nous mentons trois fois à l'assaut d'une colline escarpée dont la crête est occupée par l'ennemi. Le 27 août, l'ordre de retraite générale est donné. Nous regagnons par étapes la frontière de France, que nous avions franchie si riches d'espoirs !.. Nous harcelons l'ennemi le jour et la nuit nous marchons. Le ravitaillement se fait plus difficile. Nous ne nous plaignons que de l'ignorance où nous sommes des évènements, des opérations. Le 29 aout, nous sommes en France. Nous nous battons tous les jours. La 3e compagnie, à laquelle j'appartiens, est commandée par le lieutenant **GELLY**, le capitaine **CHALANDRE** ayant été blessé. Nous sommes très peu d'officiers indemnes et les ordres sont peu nombreux ; nous sommes souvent laissés à notre initiative personnelle. Nous reculons toujours malgré les échecs que nous infligeons à l'ennemi. Le moral se soutient à peine et nous devons réconforter nos braves poilus

que la retraite déprime doublement. Nous n'avons pas de ravitaillement, nous mangeons des betteraves, des navets, des carottes, des pommes de terre crlues que nous trouvons ça et là. Les flaques d'eau de pluies d'orage nous désaltèrent... Les divers éléments du régiment se trouvent parfois éloignés les uns des autres ; nous livrons des attaques partielles presque toujours heureuses et malgré celà, il nous faut reculer toujours. Les routes sont encombrées de pauvres gens fuyant affolés, éperdus, emportant au hasard quelques hardes et un peu de linge. Les femmes pleurent, les enfants crient... et la nuit, les villages brulent partout..; Quelle misère ! quelle désolation ! Notre souffrance morale s'apaise au contact de ces souffrances plus grandes et nous redoublons de courage, de vaillance, en songeant que, du moins les etres chers que nous aimons tant, sont à l'abri de ces tortures et que nous retrouverons notre cher village bien tranquillement le même....
Le 3s eptembre 1914, nous cantonnons à Vaudemanges (Marne). Au lever du jour, une irruption d'Allemands nous surprend. C'est la lutte de reus, le corps à corps. Des notres sont pris, pendus aux arbres par ces brutes qui leur ouvrent le ventre. Ces atrocité excitent n otre fureur et nous nous battons comme des lions. Que de héros obscurs !... que d'actes sublimes accomplis qui resteront toujours ignorés !... Les habitants ont élevé à l'entrée du village un monument à la mémoire de ces braves tombés pour les défendre.
Le 5 septembre, ordre est donné à mon bataillon d'aller occuper le village de Morains-le-lPetit que nous croyons libre. L'ennemi nous laisse avancer jusqu'à la lisière et ayant fait notre avant-garde prisonnière, il nous reçoit par un feu terrible que nous devons essuyer toute la matinée.
Nous sommes un contre dix. – Le 7 septembre, l'ordre du jour du général **JOFFRE** nous est communiqué : "il ne faut plus reculer, il faut se faire tuer sur place." Enfin ! nous ne souffrons plus, nous ne nous rappelons plus nos souffrances, nous reprenons espoir. – Le 8 septembre, nous sommes en réserve du 93e Régiment d'infanterie qui, lui, est aux avant-postes. Les Allemands par une ruse affreuse arrivent à nos avant-postes sans être inquiétés. Ils ont revêtu des uniformes français et réussissent à franchir les lignes. La masse ennemie se rue, tue ou désarme notre première ligne presque tout entière et nous soutenons à notre lutte la lutte. Un combat terrible se livre à la gare de la Fère Champenoise : 700 des notres dorment là leur dernier sommeil. Des grêles de balles nous assaillent, des mitrailleuses ennemies nous prennent de flanc, de face, partout nous luttons sans faiblir. Nos pertes si élevées nous mettent la rage au coeur... Nous ne sommes plus bien nombreux. L'ennemi a des pertes aussi, mais il reçoit du renfort. Nous rampons jusque derrière un talus de chemin de fer qui fait notre salut !.. et et de là, déployés en tirailleurs, nous continuons à tirer jusqu'à épuisement de nos munitions. Le lieutenant **GELLY** qui commande la 3e compagnie est blessé aux jambes et est transporté par quatre braves sous une grêle de balles. Je prends le commandement de la compagnie et je reste le seul officier de deux bataillons, tous les autres sont tués ou blessés. Je suis isolé du reste du Régiment. Je rassemble mes hommes et nous prenons enfin la marche en avant bien plus encouragante que la terrible retraite. Nous talonnons l'ennemi. Il offre des velléités de résistance sur certains points, mais le centre est ébranlé et la retraite va commencer pour lui. Les bois de la Fère Champenoise sont pleins de cadavres. L'ennemi a essuyé là des pertes terribles aussi.
Le 10 septembre, nous sommes à Lenharrée, fourbus, rendus, exténués, nous nous couchons à terre à l'entrée du village au petit jour, nous avons sous les yeux une vision horrible... Ici, depuis trois jours, on s'est battu sans relâche et nous sommes dans le sang, au milieu des cadavres, une odeur terrible nous suffoque et nous partons à la hâte.

"Officiers, sous-officiers et soldats, tous combattants du 11e Corps, vous avez bien mérité de la Patrie". Ces mots commencent l'ordre du jour que le général **EYDOUX**, commandant le 11e

Corps d'armée, nous adresse après toutes ces luttes. C'est notre plus belle récompense. Nous marchons en avant, talonnant l'ennemi, prenant contact de temps à autre : à Châlons, Cuperly, à St-Hilarie-le-Grand. Le 18 septembre, nous sommes logés dans Reims, la pauvre ville martyre, nous assiston au premier bombardement de la cathédrale sur laquelle s'acharnent les vandales, nous aidons à sauver les blessés et quelques-uns des nôtres tombent pour sauver les blessés ennemis. Que de grandes leçons d'humanité la guerre renferme !...
Nous embarquons en autos, faisons des marche à pied, usons de chemins de fer pour nous transpodrter dans la Somme, là où les Allemands résistent avec violence. Nous arrivon devant Fricourt tenu très solidement par l'ennemi. Les hommes sont braves, à toute épreuve, mais fatigués. Nous n'avons plus d'outils, nous les avons perdus pendant la retraite et il faut coûte que coûte s'accrocher au terrain et progresser. Le 29 septembre, nous sommes devant la gare de Frécourt que les Allemands occupent. Nous sommes peu nombreux, nous n'avons que très peu de munitions et il faut feindre la force et tenir jusqu'à la nuit. Nos soldat pour se préserver creusent de petits trous individuels avec la cuiller et le quart !!!
Nous tirons avec précision et calcul. Chaque coup de fusil pote. Nous sommes une vingtaine seulement (ce qui reste de la 3e Cie) et nous tenons en respect une forte compagnie d'Allemands. Un sous-lieutenant blessé d'une balle aux reins demande qu'on l'achève, on l'apaise, on l'exhorte à souffrie en silence et la nuit venue, on l'emporte sur un brancard improvisé fait d'une toile de tente et de deux fusils... il meurt à l'ambulance. Enfin, nous réussisson à tourner le village de Frécourt et le 30 septembre l'ennemi accentue sa retraite. C'est alors la stabilité dans les positions; nous restons sur place et la longue et dure guerre de tranchées commence.
Nous occupons le secteur d'Auchonvillers (Somme); nous creusons des tranchées, nous sommes architectes, maçons, terrassiers, menuisiers. Le ravitaillement commence à être régulier et les chères correspondances arrivent.
Le 29 octobre, je reçois l'ordre d'attaquer le village de Beaumont-Hamel, face à Auchonvillers. Nous employons pour la première fois, les cuirasses et les pare-balels. Le résultat n'est pas merveilleux ! Nous attaquons trop peu en forces et l'ennemi est nombreux; de plus prévenu par un de ces nombreux espions qu'il a un peu partout, il sait notre attaque et de dispose à nous écraser. Nous arrivons sur une triple rangée de fils de fer barbelés cachée par une végétation trop luxuriante. Je crois un moment, que nous resterons tous dans cette affreuse lutte. Je réussisl à éviter l'encerclement et à ramener mes braves soldats à nos lignes. Nous renonçons à ces petites attaques partielles.
Le 20 décembre, nous cantonnon en arrière des lignes et le 25, nous partons pour attaquer le village de la Boisselle (près Albert). Nous occupons des tranchées dans le cimetière. Des obus ont ouverts des cercueils et mis des cadavres à nu. Pauvres morts profanés jusque dans le sépulcre ! Nous prenons une ferme, nous entendons les Allemands causer, haut, nous sommes près les uns des autres. Nous faisons la relève dans la boue et de malheureux sont enlisés sans qu'on puisse leur porter secours. Le 18 janvier 1915, l'Allemand cherche à reprendre la ferme perdue. Une compagnie la cède. Ma compagnie contre-attaque et la reprend... IL faut défendre le sol mètre par mètre, reprendre chaque pouce de terrain perdu, nous nous accrochons et désirons tant chasser cet envahisseur exécré !...
Mai 1915 amène la préparation de l'attaque d'Hébuterne. Nous travaillons jour et nuit. Enfin, le 7 juin, nous devons aller jsuqu'aux tranchées du village de Serres. L'élan est superbe, nous prenons les tranchées assignées, mais l'ennemi contre attaque et nous inonde l'obus de gros calibre. Nous "tenons" et faison prisonnier le commandant du secteur : le capitaine **GRISMANN**, qui se rend en nous disant : "Je suis vaincu, c'est vrai; mais vous etes de glorieux adversaires". Le soleil de plomb, les longs jours sans ravitaillement, le manque d'eau n'altèrent

point le bon esprit de nos troupes, qui de force, que d'endurance chez le brave, l'admirable soldat français !... Nos pertes sont fortes, mais celle de l'ennemi sont terribles. Nos 75 les ont fauchés et ceux qui survivent se reculent précipitamment, abandonnant blessés, morts, matériel, vivres, munitions.
Dès le mois d'août, nous sommes transportés en Champagne pour y préparer l'attaque du 25 septembre. Nous sommes dans la craie, le pays est aride, morne, triste. Mais nous espérons tous cette attaque va nous permettre de bouter hors de France, le teuton exécré !
Pendant un mois nous travaillons sans relâche dans le secteur de Mesnil-les-Hurlus. Enfin, le 25 septembre à 9 herues du matin, sous un bombardement terrible de l'ennemi, nous partons à l'attaque. Le colonel **DESGREES du LOU** est debout sur le parapet de la tranchée à côté de lui, le lieutenant porte-drapeau et une section de garde du drapeau. Le geste est sublime, digne de l'antique. Tous nos poilus partent en chantant la Marseillaise. Hélas ! nous nous heurtons nà des réseaux de fils de fer barbelés que notre artillerie n'a pu détruire. Les hommes sont accrochés ! Le colonel tomlbe tout de suite, de même tous ton état-major. Le drapeau reste accroché dans les fils de fer. Il ne faut pas pourtant que notre cher drapeau reste aux mains de l'ennemi. L'adjudant **ORDONNEAU** rampe vers lui, il traverse les tranchées sous une grêle de balles et s'empare enfin du glorieux étendard. Il reçoit sur le champ la Médaille militaire. Notre attaque est à recommencer. L'ennemi résiste avec acharnement. Il est dans des abris blindés, il faut tourner et essayer de prendre par le flanc, ce que nous n'avons pu leur arracher. C'est la lutte de chaque heure. Nous arrachons tranchée par tranchée, le terrain où le Boche se cramponne.
Le 8 octobre 1915, je fais l'attaque du Trapèze. Ma compagnie se conduit admirablement. L'ennemi recule précipitamment et nous sommes les maitres de ce fortin qui nous a fait tant de mal. L'adjudant **ORDONNEAU** trouve la mort et nous ne pouvons même pas protéger nos pauvres disparus. Nous avons à lutter contre les Boches et à nous défendre contre les rats qui pullulent dans nos tranchées. Nous ne dormons plus, nous sommes toujours en contacte et avons à lutter et à résister plus tenacement que jamais.
Le 24 octobre 1915, nous faisons l'attaque de la Courtine. Il s'agit de venger nos pauvres morts qui sont restés là-bas accrochés dans les fils de fer et nous devons aussi tâcher de retrouver le corps de notre cher colonel. L'attaque réussit très bien. Nous arrivons sur la position à prendre. Le soir venu, les Boches déclanchent une contre attaque terrible. Un sergent mitrailleur **Le DOUAUT**, magnifique de sang-froid et de bravoure essaie d'arrêter l'avance ennemie jusqu'à l'arrivé des renforts que je demande en toute hâte. Il pose sa pièce en terrain découvert et impassible comme à la parade, il tire-tire, fauchant toutes les vagues qui déferlent sur nous. La mitrailleuse s'enraye. Tranquillement, il démonte sa pièce, la rectifie, puis la remonte sur place au milieu d'une grêle de balles et continue à tirer jusqu'à épuisement de ses munitions. Nous tenons dans ce secteur affreux.
Je suis secondé par le lieutenant **PIOBETTA**, un chef admirable, adoré de ses hommes, qu'il tient dans sa main. Les Allemands contre attaquent en force, une nuit... nuit terrible ! **PIOBETTA** entraine ses hommes dans un élan magnifique, il est blessé grièvement à la tete. Un jeune caporal de ma compagnie, **VAISSE**, le transporte sur son épaule, maigré la mitraille et réussit à le mettre à l'abri et il reçoit les premiers soins. Tous les officiers de ma compagnie sont blessés, je reste seul et l'ennemi voit son effort vant. Il regagne en désordre ses tranchées. Nos hommes sont merveilleux, ils montent sur le parapet afin de mieux viser....
De décembre 1915 à avril 1916, nous occupons le secteur de Tahure que nous organisons d'une façon méthodique et merveilleuse. Les Allemands cherchent souvent à démolir nos travaux par des bombardements violents, mais nous recommençons ce qui est détruit et ils n'osent pas nous

attaquer. Le mois de juin 1916 trouve le Régiment devant Thiaumont, on l'appelle "l'enfer de Verdun". Pas de tranchées, un terrain affreux, que des trous d'obus jonchés de cadavres... Nous perdons pas mal des nôtres et essuyons cinq contre attaques successives... Le moral est parfait... Nous y retournons encore les 3 ou 4 août à la Batterie de l'Hôpital. Nous devons tenir là sous un bombardement intense. J'ai avec moi le sous-lieutenant **JUGIAU**, lun brave à toute épreuve. Nous devons reprendre Vaux-Chapitre et le bois de la Laufée. Nous en disputons chaque parcelle et avec cela, une chaleur atroce, pas d'au le plus souvent, mais nous tenons toujours. Nous réoccupons encore ce secteur en novembre et en décembre 1916 pour préparer l'attaque de Douaumont (15 décembre) et des Chambrettes. Nous sommes dans l'eau, dans la boue, sous la pluie, sous la neige, de temps en temps, nous tombons dans quelque immense trou d'obus que l'eau nous dissimule. Il fau être quatre ou cinq pour retirer ceux qui s'enlisent ainsi et nos courroies de sacs ne nous abandonnent pas. il nous fau t1 heures et demie pour parcourir 200 mètres de ce terrain. – Le jour de Noël, le ravitaillement ne se fait pas du tout, nous sommes très fatigués, mais moralement nous sommes alertes et dispos.

Les mois de janvier et de février 1917, nous tenons la Côte du Poivre. La température devien glaciale, le vin gêle dans les bidons, le pain doit être fendu à coups de hache... avec cela, pas de tranchées et la terre est trop dure pour la piocher. Nous sommes accroupis dans des semblants de trous et nous restons là malgré le froid si entense. Pas de congestion, cependant quelques pieds gelés et c'est tout... Nous sommes de fer, cette rude vie a retrempé nos forces et notre santé.

Nous laissons Verdun et après llune halte en arrière, nous faisons le 30 mars 1917, l'attaque de Vauxaillon, nous faisons des prisonniers, prenons le village ou plutôt ce qui en reste....

L'éloge de nos braves troupes n'est plus à faire. Le 16 avril 1917, nous sommes en réserve, c'est la grande offensive sur laquelle depuis tant de mois nous fondons tus nos espoirs. Nous parlons d'aller déjeuner à Laon. Nous avons confiance dans sa réussite. Encore une fois notre espoir est trompé.

L'offensive n'a pas donné les résultats attendus. De Vailly où nous devions nous porter en avant, nous descendons au Chemin des Dames. Nous occupons le secteur de Paissy et nous tenons les tranchées sous un marmitage intensif. Nos pertes sont nombreuses. Des essais de démoralisation se glissent parmi nos hommes. Ils résistent à tout et les pessimistes n 'ont pas beau jeu. Un redressement de ligne nous oblige à faire une attaque partielle le 5 mai 1917. Les grands chefs ont un peu de doute sur l'élan de nos hommes que les évènements récents ont laissé fort déçus. – Moi, je garantis d'eux... L'amour du sol natal, le sentiment du devoir sont aimés chez eux, ils seront ce qu'ils ont toujours été... Nous sommes prêts dès 5 heures du matin. Le bond ne doit se faire qu'à 9 heures. Je les encourage une dernière fois. Ils sont tous résolus. Une torpille française trop courte tombe dans la tranchée de départ où nous sommes. Elle tue cinq de mes hommes et des plus braves... il y a une minute d'affolement... nous partons... L'élan est sublime. En moins de cinq munutes, l'objectif est atteint. Je reçois du commandant de **ROCHEMONTEIX**, chef de mon bataillon le mot suivant : "Bravo pour la façon magnifique dont vous etes sortis tout à l'heure avec votre compagnie : "nous ne doutons pas du succès avec de tels soldats." Ces quelques mots électrisent mes hommes. Nous tenons, nos pertes sont presque nulles, nous avons espoir.. Les Allemands commencent alors un bombardement terrible, les pertes se font nombreuses. Le sous-lieutenant **JUGIAU** se multiplie, est magnifique d'audace et de bravoure. Il est blessé à l'épaule et au bras.. Les deux autres officiers sont blessés aussi... Je reste seul. Les Allemands contre attaquent en masses sériées. Je réclame vainement du renfort... la nuit s'avance... J'ai des hommes sublimes. **PENNING**, un agent de liaison se multiplie, porte mes ordres, ne seconde admirablement en plein terrain découvert, sous la

mitraille, sous les balles... il est invulnérable.. Nous résistons avec acharnement et jamais de renfort. Un fusil mitrailleur est tenu par les deux frères, les deux **COCHEVELOUX**. Le tireur, l'ainé des frères reçoit un éclat d'obus en plein ventre. Il est perdu... L'autre prend sa place et continue de tirer, impassible... le mourant lui approche les munitions jusqu'à son dernier souffle... il meurt... son frère pleure sur lui, lui ferme les yeux et reprend le fusil en me disant :"Monn capitaine, nous le vengerons". Brave coeur ! Héros obscurs et sublimes dignes des d'Assas de l'antiquité, votre gloire est impérissable... Nous monton cinq fois à l'assaut de la position que les Allemands essaient de sous arracher.. Nous tenons ! – A notre droite, un léger fléchissement permet aux Allemands d'essayer de nous tourner, il faut donc se replier. Tant d'héroisme est vain. Nous nous replions sans laisser de prisonniers. Nous sommes exténués ! mais nous avons fait notre devoir, tout notre devoir.

Nous parton au repos afin de nous remettre un peu de nos dures épreuves. (Fin juin, nous prenons le secteur de Saint-Quentin. dans une compagnie du bataillon se trouve un jeune instituteur de Saint-Quentin même, le lieutenant **FLEURY**. Depuis août 1914, il ne sait plus ce que sont devenus sa mère, son père, ses deux soeurs. Par moments, il est sombre en fixant l'horizon impénétrable. Nos obus ne sont-ils pas meurtriers pour les siens ? – Les Allemands sont capable de tant d'atrocités !... Le 19 juillet 1917, j'essaye de reprendre aux Boches la tranchée Cornillon qu'ils ont enlevé par surprise à une compagnie. L'attaque réussit.... Mes hommes encore une fois sont merveilleux. L'un d'eux, l'ordonnance du lieutenant **CASANOVA** surprend un groupe d'Allemands isolés qui fauchent nos rangs avec une mitrailleuse. Il tue les servants et m'apporte la mitrailleuse sur son dos. Les Allemands nous contre attaquent immédiatement. Nous nous replions dans notre tranchée de départ. Le lieutenant **VIVIER** avec la 9e compagnie recommence l'attaque le 8 août, il échoue de nouveau et est blessé peu gravement d'ailleurs.

Le 30 septembre 1917, nous sommes dans le ravin d'Ostel et préparon l'attaque du fortin de la Malmaison. L'attaque réussit pleinement sans graves pertes pour nous !

Nous changeons de division à ce moment là et laissons la 21e pour rentrer dans la 134e. – Nous allons occuper le secteur de Reims.

Nous sommes assez tranquilles tout l'hiver et profitons de ce calme (relatif) pour aménager assez confortablement nos tranchées.

Le 10 avril un coup de main fait par la 10e compangie coûte la vie au brave sous-lieutenant **JUGIAUD** .....

Le 27 mai 1918, les Allemands déclanchent leur grande attaque générale. Nous sommes en première ligne. Les divisions sont moins nombreuses à cause du prélèvement fait pour le front italien, les relèves sont plus espacées, les temps durs commencent à nouveau. Le 28 mai au soir, attaque sur tout notre front. Nous résistons. Le premier bataillon en réserve est appelé à la hate à l'est de Vrigny où il libre une bataille acharnée. Nous, nous occupons les tranchées de Paris et du Stand, lisière nord de Reims. Les Allemands attaquent en vain, nous résistons. Ils progressent sur notre droite et sur notre gauche. Nous sommes attaqués de trois côtés. Le 2e bataillon se replie, coupant les fils téléphoniques. Nous sommes isolés de tout le reste du régiment. Le commandant **de ROCHEMONTEIX** réunit ses officiers et nous décidons de tenir coûte que coûte et de ne pas laisser prendre Reims. Nous n'avons pas de ravitaillement, on nous croit prisonniers ; nous mangeons nos vivres de réserve et le 30 mai, nous n'avons plus rien.

Le 31, nous communiquons enfin avec l'arrière. L'attaque ici est enrayée et Reims n'est pas pris. Nous restons sur les positions sans relève. Le 18 juin, les Allemands essaient encore de prendre Reims et nous bombardent avec des obus à gaz ! quelle nuit ! Je reste deux jours sans y voir, mais refuse l'évacuation. Le moment est trop critique. Les Allemands échouent malgré toutes

leurs tentatives; nous savons de tous côtés leurs offensives enrayées. Trois hommes de ma compagnie faits prisonniers par eux le 28 mai, nous arrivent une nuit après avoir réussi à traverser les lignes. Ils meurent de faim. Ils nous donnent des détails réconfortants. L'usure est grande au camp adverse et tous les espoirs sont permis.
Le 15 juillet 1918, dernier effort sur nous... quelle nuit encore ! Le bombardement, l'orage, tout s'entrecroise. Nous attendons, nous sentons l'attaque proche. Elle se déclanche au matin au petit jour. Nous tenons et nous tiendrons. Les Boches sont déçus, ils escomptent sans doute un succès comme au Chemin des Dames. La surprise ne sera pas toujours leur jeu ! Le 16 juillet, une nouvelle attaque boche est en formation sous un pont de chemin de fer près du croisement des lignes du Nord. A la vue, je distingue très nettement l'ennemi et l'attaque menace d'être de très grande envergure. Je suis un peu isolé du bataillon, mon poste est bien en avant des lignes dans un petit saillant. Deux artilleurs sont là près de moi avec deux canons anti-tanks cachés sous le talus du chemin de fer. Je leur donne l'ordre de tirer. Ils ont un cran formidable d'ailleurs. L'effet est foudroyant et inattendu. De ce tir exécuté à moins de 700 mètres, les Boches sont surpris et démoralisés. Le pont saute et les pertes ennemies sont si fortes que l'attaque est enrayée. Ils nous accusent d'avoir des "machines infernales". Je crois qu'ils ne savent pas encore exactement ce qui leur cause tant de mal.
Leur offensive est échouée... la nôtre commence. Le 2 août, nous partons à l'attaque et prenons les villages de Tinqueux et de Champigny, des prisonniers, des canons, des munitions, du matériel.
La compagnie reçoit un fanion. – Le moral est merveilleux, on sent, on devine la fin proche.
Je prends à ce moment le commandement du bataillon... C'est enfi la poursuite. Le front allemand cède, la ligne Hindenburg craque de toutes part. Le 30 septembre 1918 et les jours suivants nous faisons l'attaque de Ventelay. Nous n'avons que très peu de pertes et faisons des prisonniers.
Le 16 octobre, nous sommes au nord-est de Vouziers et nous talonnons l'ennemi, qui tient toutes les hauteurs. Il redoute notre mordant et notre allant. Il inonde la plaine en détournant le cours de l'Aisne. Il se cramponne en vain; nous préparons l'attaque. Il la devine et nous inonde d'obus ypérités. L'attaque se déclanche à 5 heures du matin le 18 octobre.
L'ennemi y répond par un redoublement d'ypérite. Nos pertes sont terribles par ces maudits gaz. Je suis ypérité moi-même à 8 heures du matin et cherche à résister. Je ne me laisse évacuer qu'à 4 herues du soir, je suis aveugle complètement, aphone et je ne puis respirer.... Je pars à regret, c'est ma première et seule évacuation. – Mais l'attaque et bien lancée, tout va bien... Les Boches essaient de résister, mais nos soldats héroiques les tiennent en échec. Braves poilus, dansn l'aau jsuqu'à la ceinture, sans ravitaillement, ils infligent des pertes cruelles à l'ennemi qui cède enfin le village de Chestres. C'est la retraite !... Le dernier saillant "Vouziers" est tombé !

Le 65e est relevé. L'armistice le trouve à 15 kilomètres en arrière de Vouziers, où il se prépare à entrer de nouveau en action.
Sa brillande conduite pendant la guerre lui vaut quatre citations à l'ordre de l'armée et le port de la Fourragère aux couleurs de la Médaille militaire... IL a bien mérité de la Patrie.

TEXIER
Texier Georges
Instituteur public à Mouzeuil
Capitaine de Réserve du 65e Régiment d'infanterie.

Ancestrami